

LA GENÈSE, IV, 1-16 : CAÏN ET ABEL (III)

1^{er} extrait. – Henri FAVRE, *Batailles du ciel*, 1892.

La nature de Caïn était tout un mystère. Son caractère altier, ses inclinations sauvages et farouches demeuraient, pour Adam, une énigme indéchiffrable.

Ève seule se doutait de la vérité. C'était, pour son cœur, un tourment, une crainte qui ne cessaient jamais.

Elle ne savait d'où venait, à ce fils premier-né, cet orgueil hautain qui faisait tout plier sous sa volonté.

Ève avait peur en face de ce singulier fils qui lui était à elle-même si contraire, en qui elle ne reconnaissait rien d'Adam. Elle avait peur de lui ; peur de son silence, peur de sa colère, peur de ses baisers. Aussi, n'osait-elle point lui faire une caresse ; il lui rappelait trop son heure de défaillance et de honte, sa chute lamentable et son bonheur perdu.

Ève craignait Caïn, mais elle aimait Abel.

Toute sa foi de femme, toute sa tendresse de mère, elle les concentrait sur cet être doux et frêle qui avait pris la délicatesse et la grâce de l'Ève primitive et semblait refléter sur son visage rosé et diaphane une sorte de silhouette lumineuse de l'image de Dieu.

Caïn, sans qu'on en convînt, sans qu'on se le dît, était véritablement l'intrus en cette famille qui s'était instituée au sein de la malédiction terrestre. Caïn était cause de soucis et de trouble au milieu des épreuves qui devaient découler de la chute. Il demeurait, parmi les siens, comme une source amère distillant l'absinthe qu'elle rencontre sur les pentes où elle filtre.

Caïn figurait le remords poignant ou la contrainte muette : aussi inspirait-il la crainte et non l'amour.

Abel était vraiment fils de la femme. Ève le sentait aux palpitations de son cœur, aux tressautements de ses entrailles. Elle espérait, grâce à ce fils auquel la rattachait une sorte de communion sainte, voir se réaliser, un jour, les promesses du Verbe. Ces promesses avaient adouci, pour son âme endolorie, la rudesse de la sentence qui condamnait Ève et sa race aux mystérieuses angoisses de l'expiation.

Par ce fils, la femme pouvait être sauvée de l'opprobre qui pesait sur elle.

Ève avait donné la vie à cet enfant de l'espérance. Aussi, cette vie, la cultivait-elle en lui avec tous les soins les plus exquis.

Elle suivait du regard, du cœur et de l'âme, le développement de ce fils, objet de sa tendresse infinie. Tout l'intéressait en ce petit être, objet de son amour unique, la croissance du corps, le réveil de l'âme et les battements du cœur.

Par Abel, Ève reprenait confiance en la parole du Verbe. Grâce à ce fils qu'elle pressentait devoir être un aspirateur de choix et un inspiré d'élite, elle saurait trouver, à une heure prescrite de son éternité, le moyen de conjurer la mort. Aussi se résignait-elle aux épreuves de son existence laborieuse ; elle secondait Adam de son mieux dans la tâche ingrate de leur régénération réciproque.

Elle acceptait, sans murmurer, les plaintes que l'homme lui adressait quelquefois. Elle sentait que, seule, elle avait été cause de la chute de cet être qui l'adorait. Son plus terrible martyr provenait de ce doute constant, terrible, qui troublait ses jours et obsédait ses nuits : Caïn est-il bien réellement le fils d'Adam ?

Quand il fut grand, profondément épris des charmes de la nature vivante, Abel se fit pasteur.

En gardant ses troupeaux, il rêvait sous le bleu firmament du ciel, il observait les astres. Il conversait, d'esprit et d'âme, avec les étoiles. Il étudiait, avec une sympathie curieuse, les mœurs des animaux que son attitude gracieuse attirait. Les animaux suivaient Abel sans contrainte ; ils se groupaient autour de lui, le caressant du geste et du regard, comme s'il leur eût semblé voir en lui plutôt un ami qu'un maître.

En ses longues rêveries, marchant à travers la vaste campagne, cheminant sous la voûte azurée de l'empyrée limpide, le fils d'Ève cherchait à pénétrer le secret de sa destinée, le mystère de son sort et les arcanes de la vie.

L'âme candide d'Abel montait, d'instinct, vers les plus transcendantes altitudes de Dieu, suppliant l'Éternel, inconnu mais pressenti, de l'inspirer et de lui servir de guide ici-bas pour plus haut.

Souvent, le jeune pasteur se laissait transporter, en une sorte d'extase séraphique, aux sphères infinies d'un

au-delà incommensurable. En ces heures d'oubli de notre monde, de ravissement inénarrable, le fils bien-aimé du couple déchu considérait la terre, qui lui semblait noyée dans les brumes vaporeuses d'un arrière sans fin, comme une nébuleuse qui marcherait vers la nuit du néant, au lieu d'avancer au grand jour de la réalité.

« Oui ! pensait-il, en sa mélancolie songeuse, terre, tu n'es qu'un lieu d'exil et de malheur ! » et des larmes silencieuses coulaient sur ses joues roses. Il pleurait sur un bonheur qu'il sentait perdu, tout en se demandant s'il avait existé.

En ces moments de douleur ineffable, l'adolescent, rempli d'une sève juvénile, débordant de vigueur plus virile que mâle, ressentait au cœur et à l'âme un indicible besoin de se dévouer à d'autres êtres plus faibles, plus délaissés, plus malheureux que lui.

Adam, Ève, Caïn, il les aimait, certes. Pour eux il éprouvait un amour infini, une tendresse sans bornes. Mais il lui manquait cependant quelque chose. Quoi ? Il ne le savait.

Ne pouvant combler ce vide de son âme, il prodiguait aux animaux qui l'entouraient, tout à la fois, les soins les plus assidus et les effusions de la plus affectueuse sympathie. Il lui arrivait de leur parler comme s'ils avaient eu le don de le comprendre. Il leur communiquait ses joies, il leur contait ses peines ; il leur causait de Dieu. Parfois, dans une caresse plus expansive, il les suppliait de lui répondre, leur prêtant la vertu d'une intuition surnaturelle qui les aurait rendus aptes à lui donner le mot de l'énigme redoutable de la vie.

Les bêtes écoutaient et rendaient cajoleries pour caresses.

Abel, revenant au monde réel, se rendait compte que les animaux étaient incapables de correspondre aux angoisses presque inconscientes d'un cœur d'élite. Naturellement les bêtes ne pouvaient répondre. Le rêveur d'idéal songeait toujours, sans se plaindre jamais.

Caïn, dont la rude nature était insensible à la suavité de cette poésie du surnaturel et de l'*au-delà*, ne voyait, dans l'existence terrestre, que lutte obligée et sans relâche contre les éléments.

Bien autrement instinctif, bien plus fort que son frère, il demeurait convaincu qu'il faut satisfaire ici-bas les besoins matériels du corps avant tout. Aussi, loin de rêver comme Abel et de songer au dévouement vis-à-vis des faibles qu'il méprisait, il se tenait pour obligé de dompter la nature. Il travaillait avec acharnement à rendre féconde, à son bénéfice, cette terre de malédiction qui opposait à ses efforts constants toutes les forces de résistance que Dieu lui avait départies, pour l'épreuve de l'homme et pour la punition du péché originel.

Dans cette lutte quotidienne, Caïn développa les plus formidables qualités de son être. Il défricha la terre avec une ténacité incomparable, laboura le sol bouleversé jusqu'en ses profondeurs, pour lui confier les semences les mieux appropriées aux nécessités du moment et aux prévisions de l'avenir.

Ce travail de chaque jour brisait de fatigue le laboureur opiniâtre : aussi n'avait-il guère le temps de rêver aux mystères de la destinée. Il sentait, néanmoins, qu'un lourd secret pesait sur sa naissance ; il en souffrait. L'indifférence craintive de sa mère faisait bondir son cœur d'une sourde colère, et rongait son âme du plus cruel dépit.

Toujours préoccupé de pénétrer le sens mystérieux de la vie, Abel faisait part à Caïn de ses réflexions, de ses craintes, de ses espérances. Caïn, toujours, le repoussait durement, opposant, en une sorte d'argumentation brutale, les réalités positives aux rêveries creuses de l'idéal, les nécessités matérielles, inévitables de l'existence, aux aspirations vagues, flottantes, de l'esprit, de l'âme et du cœur.

Les deux frères, sans le vouloir, sans même s'en rendre compte, se froissaient constamment.

Caïn était jaloux d'Abel. Il méprisait le nonchaloir apparent de cet être, à ses yeux mièvre et faible, qui semblait bayer aux étoiles, au lieu de tendre vigoureusement la tête et les bras vers cette terre couverte de ronces et d'épines. Et, pourtant, cette terre, il la fallait dompter et asservir. Force était de la contraindre à se laisser ouvrir les entrailles pour la faire se couronner de sillons verdoyants, et l'amener à porter sur son sein fécondé les riches et lourds épis des plus plantureuses moissons.

Caïn était surtout jaloux de la place qu'Abel occupait dans la famille. Il lui en voulait d'être venu au monde, d'être aimé, caressé, choyé d'Ève et d'Adam.

Abel chérissait Caïn. Il le plaignait, le voyant occupé aux rudes travaux d'un labeur exclusivement matériel. Il se sentait ému d'une pitié profonde en contemplant cet être fort et robuste asservi aux exigences d'un sol

aride, courbé pendant de longues journées, le visage et le corps inondé de sueur, bras et jambes nus, s'arc-boutant, se crispant sans relever la tête, pour déchirer, de la main et de la bêche, cette terre ingrate qui semblait se rire de ses efforts.

Ainsi divisés par leurs goûts personnels, leurs occupations quotidiennes et leurs inclinations natives, les deux frères s'éloignaient insensiblement l'un de l'autre.

Caïn, cherchant à découvrir une nature plus propice à la culture des germes qu'il fallait développer pour se procurer le pain de chaque jour, indispensable à l'entretien de la vie corporelle, descendit instinctivement vers les régions australes. En ces contrées, la végétation était plus luxuriante ; partant, le travail y pouvait devenir moins pénible.

Caïn se trouva, par là même, entraîné vers l'Orient de l'Éden. Dans l'espoir d'acquérir plus de fruits utilisables obtenus par une somme d'efforts moins pénibles, il s'avança vers les pays du chaud soleil et des longs jours.

Abel, emporté par l'attrait de ses méditations silencieuses, par le charme enivrant de ses extases et de ses rêves, se sentit attiré vers les contrées plus sauvages, plus agrestes, vers les forêts qui couvraient les régions boréales où les nuits étoilées étaient plus longues et plus belles que les jours, trop souvent gris et brumeux.

Guidant ses troupeaux, parfois aussi, guidé par eux, il marcha vers l'Occident, où le soleil était moins brûlant, où les prairies se déroulaient plus vastes et plus vertes.

Ève et Adam restaient sous la tente de bois et de feuillages où leurs fils revenaient quelquefois pour se recueillir ou se reposer.

À mesure que le temps passait, les deux frères s'éloignaient davantage du toit paternel.

Caïn cherchait d'autres sols disponibles.

Abel se mettait en quête de pâturages nouveaux.

Ils allaient devant eux, sans trop savoir quand ils atteindraient le lieu où chacun d'eux établirait définitivement sa demeure fixe et personnelle. Jusqu'au moment où ils s'arrêteraient en une installation sédentaire, la tente familiale était leur seul refuge ; ils ne se connaissaient aucun autre abri ici-bas.

Dans ses courses aventureuses de pasteur nomade, Abel, entraîné souvent par ses troupeaux, allait assez loin et s'égarait en route.

Un jour, il se trouva, au moment où il s'y attendait le moins, en face d'êtres qu'il ne connaissait pas. Il s'arrêta surpris, un peu effrayé de cette découverte.

Malgré sa faiblesse, plus apparente que réelle, Abel était brave.

Le premier mouvement d'étonnement passé, le fils d'Ève regarda d'un œil sympathique ces créatures qui lui apparaissaient pour la première fois.

C'étaient des hommes de haute stature, à la démarche fière, au teint rosé. Leur longue chevelure blonde flottait sur leurs épaules puissantes ; leurs grands yeux bleus se fixaient sur l'inconnu avec curiosité, mais avec une fermeté douce qui ne semblait nullement menaçante.

Abel se rassura vite. Cet être si frêle aborda ces géants et, d'un geste affable, il les salua.

Alors, chose étrange, tous se prosternèrent. Un vieillard, sortant du groupe, s'avança vers Abel, s'inclina jusqu'à terre, et, respectueusement, baisa ses pieds nus.

Ému jusqu'au fond de l'âme de cette démarche significative, le fils d'Adam releva doucement le vieillard. Il lui tendit silencieusement la main. Celui-ci la prit entre les siennes, et, marchant lentement vers la masse prosternée, dit solennellement ces mots, en parlant du jeune pasteur : « Voici l'agneau de Dieu ! »

Abel entendit cette parole singulière. Se laissa guider, sans bien comprendre ce que voulaient cette masse et ce vieillard.

Les hommes qui se trouvaient inclinés devant lui répétèrent tous, avec un sentiment de l'onction la plus intime, les paroles du vieillard. La multitude, tout d'une voix, clama : « Voici l'agneau de Dieu ! »

Puis, tout ce peuple se releva pour entourer Abel qui restait debout, muet au milieu de ces hommes qui venaient de l'acclamer d'une façon si étrange.

Le vieillard se tenait auprès d'Abel, auquel il s'adressa en ces termes :

– « Fils de la femme, nous t’attendons depuis longtemps, d’après l’ordre de l’Éternel. C’est toi qui dois nous donner le souffle de l’Esprit des vies. Je t’ai reconnu au signe que tu nous as fait, inconsciemment peut-être, en nous appelant près de toi. Dieu te fera connaître tous les arcanes mystérieux de la vie, si tu acceptes d’être le sacerdote de l’Éloi suprême, du seul Dieu vivant.

– « Qui es-tu, vieillard ? demande Abel d’une voix douce. Je suis prêt à suivre les ordres ou les désirs de Dieu : sa volonté sera la mienne. J’ai trop rêvé de lui pour ne pas sentir en mon cœur un amour débordant pour l’idéal divin.

– « Sache-le, Abel, dit le vieillard, personnellement, je suis un pur Esprit momentanément revêtu du caractère figuratif de l’homme.

« En ma qualité d’Ange, mon séjour ordinaire est auprès de Dieu. Le Seigneur permet que j’apparaisse ici à tes yeux et à ceux de la multitude pour te révéler la mission qu’il te confie. Il t’appelle à collaborer à l’œuvre souveraine qu’il a établie, qu’il protège et qu’il veut, avec ton aide, amener au plus haut perfectionnement. La vocation que t’offre directement le Tout-Puissant est la première opérée par le souverain Maître des mondes, au sein de l’humanité déchue, pour sa régénération sainte. Cette vocation a pour but le rehaussement de l’humanité naturelle que Dieu veut obtenir par toi. Il veut amener à lui ces humains primitifs par les grâces ineffables qui abonderont en toi comme modèle. Ces grâces seront répandues en cette humanité, par ton inspiration et en ta souvenance, jusqu’à l’accomplissement du siècle des siècles ici-bas pour le ciel. »

Abel, en entendant ces paroles, sentit une sorte de transfiguration s’opérer dans son être. Ce n’était donc point un vain songe, ainsi que le croyait Caïn, de rêver, à la pâle clarté de la lune, aux scintillantes trémulations des plus lointaines étoiles. Il était donc vrai que l’au-delà existe. Le firmament est une barrière de défense, et non point un barrage qui nous empêche de passer. Dieu n’est point un fantôme, l’Éternel n’est point une chimère engendrée par l’imagination délirante. La Divinité appelle de là-haut, par le rêve de prémonition intuitive, puis elle envoie un messager de grâce et de consolation.

Pendant que le songeur Abel s’exalte en l’aspiration de son âme gonflée des plus amples plénitudes célestes, la multitude se sent allégée d’instinct et redressée de sentiment. Ce vieillard, ces populations le respectaient en son attitude d’homme sage chargé d’ans ; maintenant, elles le vénèrent comme esprit de vérité pure. Il leur apporte l’écho du Verbe suprême qui les éveille à la vie de l’âme, en leur disant : « Levez la tête et haut les cœurs ! Voici l’agneau de Dieu ! »

L’ange trouvait Abel en disposition parfaite de correspondre à l’appel qui lui était fait d’en haut, d’accepter la vocation qui lui était directement transmise au nom de l’Éternel. Il comprit que le vaillant et religieux fils d’Adam n’avait qu’à bien savoir pour sainement agir. Alors, le messager céleste se révéla complètement à l’adolescent ravi et charmé.

« Je suis Mihoël, dit-il, je suis l’ange du Dieu de vie. Suis, sans les discuter, les inspirations que l’esprit du Seigneur, ton souverain maître et le mien, fera naître en ton cœur. Lui seul t’initiera aux choses cachées, te révélera les mystères de l’invisible, mystères qui ont été la préoccupation constante jusqu’ici de ton intelligence et de ta volonté. De lui tu apprendras tout ce que tu dois faire.

« Sache seulement, au nom de Dieu qui te parle par ma bouche, que tu es ici au pays de l’Hadès, au royaume terrestre de la Nuit diaphane. Ces hommes que tu vois et qui t’entourent sont encore de l’humanité première, ils n’ont pas d’âme véritable. Ce sont des Celtes vaillants et dévoués.

« Errants jusqu’ici, ils ne portent au sein de leur être que le reflet de Dieu. Grâce à ton essence intime, plus délicate et plus complexe, tu peux leur donner ce qui leur manque pour réaliser une valeur en ce monde d’abord, et pour l’autre ensuite, quand l’heure de la justification aura enfin sonné au timbre retentissant de là-haut.

« Tu recevras l’esprit de dévouement et de sacrifice. Quand tu te seras profondément pénétré de cet esprit vivificateur, déverse-le sur ces êtres francs et valeureux. Capte, cultive leur intelligence, relève et console leurs cœurs. Par là, tu mériteras devant Dieu, et ta mémoire demeurera impérissable parmi les hommes. Abel, tu pourras être martyr en ta précursión mystérieuse. Peut-être, sur le sable mouvant de cette terre aride, ne laisseras-tu qu’une trace légère de ton pied de voyageur qui passe en faisant le bien. Tu n’auras pas de fils de ta chair. Ton sang ne coulera sur le sol terrestre qu’en semence de germination idéale. Par ton esprit, surgira

une innombrable postérité sanctifiée par l'enthousiasme ; sous ton influence, sera créée une milice héroïque dont les phalanges immortelles viendront se ranger sous ma bannière, lors des plus rudes combats terrestres et des plus redoutables batailles du ciel. »

Abel n'en pouvait croire ses oreilles ; mais, en lui, la foi de l'âme était infaillible, la charité du cœur brûlait de la plus ardente flamme, les sources de charité demeuraient intarissables.

Ah ! quelle joie il avait, en cet instant révélateur de sa vocation unique, de sa consécration souveraine, d'avoir gardé l'espérance !

Oui ! le dévouement aux faibles a sa raison d'être dans les conceptions insondables du Tout-Puissant qui sait ce qu'il veut et qui veut ce qu'il sait. Se faire simple n'est point déchoir ; se montrer bon n'est point errer. « Caïn ! Caïn, pensait Abel, tu te trompes si tu vas au Mal. Frère, je t'aime ! Je m'humilierai, s'il le faut, devant ta force ; mais, si je tombe sous les coups de ta main trop rude, murmurerait-il tout bas, comme s'il eût eu peur de s'écouter lui-même, je te pardonne d'avance. Je t'en supplie, du fond de mon âme craintive mais généreuse, frère, refoule en toi toute parole de blasphème ; frère, je t'en conjure, ne renie pas Dieu ! »

Mihoël percevait nettement cette muette et pieuse déclaration du noble Abel. L'Éternel reçut à travers la voûte vibrante de son firmament de cristal la résonnance de cette mélodie modeste qui montait, vers l'amplitude immense, comme la flamme d'un bûcher de sacrifice illumine les plus lointaines nuées qui s'élèvent de l'horizon.

La masse celtique assistait, sérieuse et recueillie, à cette communication si inattendue pour elle de ce vieillard qui, maintenant, se dressait devant elle en archange flamboyant de la plus étincelante lumière.

Mihoël, voyant le peuple en pleine disposition de tout entendre, lui parla de l'avenir en un langage prophétique qui ouvrait de larges et heureuses perspectives aux générations qui devaient provenir de cette souche celtique marquée du signe des plus hauts accomplissements.

« Hommes de l'Hadès, dit-il, Celtes prédestinés aux œuvres de l'Éternel, je suis descendu parmi vous pour reconnaître, en votre présence, cet agneau de Dieu, Abel, celui qui vient vous visiter et vous doit rallier au nom du Seigneur.

« Apprenez qu'un jour le Verbe d'une Trinité divine que vous adorerez, aux temps prescrits pour la pénétration en vous des saints mystères, s'incarnera dans votre race celtique, d'où sortira, par le rameau galiléen de votre verdoyant arbre de vie, la Vierge immaculée qui enfantera un fils non engendré de l'homme, puisqu'il sera le fils même de Dieu. »

Ces hommes primitifs de l'Hadès, ces Celtes, au cœur doux, à la vitalité vibrante, regardaient, tour à tour, le vieillard angélique et le délicat adolescent qu'ils sentaient être d'une nature supérieure à la leur. Aussi, l'œil rayonnant d'une joie pure et virile, firent-ils un cercle plus serré autour de l'ange et de celui qui, pour eux, était pasteur des hommes par devoir et agneau de Dieu par dévouement.

Alors, Mihoël, s'adressant plus directement à Abel, dit :

« C'est toi, fils de la femme, qui dois préparer cette race à la mission superbe qui lui incombe par décret imprescriptible du Très-Haut.

« À l'Esprit Saint, qui répandra ses inspirations en ton cœur, sois toujours attentif et fidèle ! Hes, principe de la vie, te bénira ; il recueillera ton âme au moment où la mort viendra, inexorable, en séparer brusquement ton corps. »

À ces mots, la multitude celtique poussa un rugissement terrible. Il lui sembla qu'on lui broyait les entrailles, qu'on lui hachait le cœur. Eh ! quoi, l'agneau de Dieu, cet Abel jeune et doux, rempli de sève et de vie, il avait une âme et on la lui enlèverait de la terre. Il avait un corps, et une inconnue malfaisante et sinistre viendrait faire disparaître, d'ici-bas, du milieu d'eux, les fils de l'Hadès, les Celtes inexpugnables, cet adopté de leur dilection populaire, ce béni du présent, ce bienfaiteur incomparable de leur descendance la plus lointaine ! Cela ne se pouvait, cela ne serait point.

– « Tais-toi, vieillard ! Ange, ne te joue ni de notre candeur ni de notre crédulité. Malheur sur nous si notre vigueur défaille ! Honte à jamais sur notre mémoire si nous laissons, en notre présence, tomber un cheveu de la tête du bien-aimé qui nous arrive, du bienfaiteur que tu nous as prédit, de l'agneau de Dieu que tu as toi-

même indiqué et reconnu devant nous. La Mort ! malédiction sur elle ! qu'elle vienne ! Toute inexorable que tu la declares, elle nous trouvera tous debout d'un même élan de répulsion à son rencontre. Vieillard, fais que notre Abel nous reste ! Ange, va porter à Dieu notre prière ; que le bien-aimé ne nous soit pas ravi ! »

Scène grande et unique au monde ! redressement d'un peuple, vocation suréminente d'un martyr, mansuétude du Dieu de miséricorde voilée par la silhouette funèbre d'une inconnue redoutable, la Mort, ce spectacle était donné, en face de l'univers gravitant en ses sphères d'ordination paisible, au milieu d'une plaine vaste comme une mer sans rivage

En entendant le vieillard lui parler de la Mort, Abel avait éprouvé plus d'étonnement que de terreur. Le sacrifice, il y était disposé par la nature fine de son essence délicate ; le dévouement, c'était son rêve de chaque heure, sa poésie songeuse de tous les jours.

Au nom de la Mort, les nobles fils de l'Hadès, les Celtes, braves jusqu'à la témérité, n'avaient compris qu'une chose : il y avait catastrophe à craindre et à conjurer pour le bien-aimé désormais inséparable de leur propre substance. Ils avaient crié d'une voix terrible : malédiction sur la Mort ! Dieu entendra notre prière : le bien-aimé ne nous sera pas ravi !

Abel se sentait heureux au contact de la foi généreuse de ces amis qu'il voyait ralliés à jamais à lui au nom de l'Éternel. Mais, la Mort, que pouvait-elle être ? Pourquoi viendrait-elle briser un corps et en séparer l'âme, souffle de l'Esprit, qui ne saurait périr ?

Anxieux, perplexe, Abel, raffermi et confirmé en ses convictions de haute visée céleste, Abel, prêt à tous les sacrifices que sa vocation lui impose, Abel ne craint rien pour lui-même, mais il hésite en face du vieillard impassible et de la foule en émoi. Il accepte tout ce qu'exigera de lui la vocation religieuse dont on le gratifie ; il se soumet avec une résignation ferme à tout ce que Dieu ordonne, mais il ne comprend pas la Mort.

Le vieillard calme d'un geste la multitude celtique. La foule se rassérène en écoutant ces sublimes paroles qui la pénètrent jusqu'au fond de son être : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! » [...]

Abel sentit qu'en ces contrées hospitalières, il trouverait l'accord harmonieux du cœur et de l'âme. Il remercia de leur bon accueil les enfants de l'Hadès qui lui exprimaient le désir de le revoir ; il leur promit de revenir. Les Celtes s'éloignèrent sur cette reconfortante promesse. Abel et le vieillard, demeurés seuls, les suivirent de l'œil jusqu'au moment où ils disparurent à l'horizon.

L'archange Mihoël et le fils d'Ève n'avaient plus qu'à communier du ciel en la terre et de la terre au ciel. Tous les deux, debout, ils échangèrent les ultimes instructions d'en haut pour ici-bas.

« Tu as vu ces hommes de l'Hadès, ces Celtes généreux qui te devaient connaître une heure et qui t'espéreront durant de longs jours, dit Mihoël. Réjouis-toi dans le Seigneur, voilà tes véritables frères ; voilà la multitude de choix, voilà le peuple héroïque et béni de l'avenir.

« Mais, toi, fils de la femme, toi le voué de l'Éternel, n'oublie pas la révélation que je viens de te faire en présence de cette foule qui en portera le témoignage à travers les siècles, au milieu des générations.

« Ce que le peuple celtique ignore, je vais te l'apprendre maintenant, avant de te quitter pour remonter reprendre mon poste d'archange fidèle près de celui qui m'a envoyé.

« Adam ton père, Ève ta mère furent sélectés et mis à part, comme réserve animique, en un jardin de délices qu'on nommait l'Éden.

« De ce séjour, tout de privilège, tes parents se sont fait chasser pour une faute irrémissible. Comme eux, et par obligation d'hérédité directe, tu te trouves soumis au brisement de l'être ; toute créature vivante doit, désormais, subir ce destin.

« De par ta vocation, accepte la sentence qui frappe l'humanité entière.

« Soumets ta volonté à celle du Tout-Puissant ; remets entièrement ton âme aux mains de sa Providence ; ton corps, donne-le, sans restriction, pour le service de Dieu.

« Afin de symboliser ta soumission, absolue mais libre et raisonnée, aux desseins du Très-Haut, tu offriras un holocauste au Maître souverain des mondes.

« Par cette oblation significative, tu affirmeras, à la face du ciel et de la terre, que la mort n'est qu'une

renaissance. En effet, crois-le bien, la vie est immortelle. Quitter son corps n'est, en réalité, que laisser un vêtement usé, misérable, pour en acquérir un autre impérissable et impassible dont celui qu'on abandonne n'est que la couverture protectrice, l'enveloppe matérielle, la coquille mortelle, ou, pour mieux dire, l'écrin.

« Retourne maintenant aux confins de l'Éden, médite mes paroles, garde-les gravées dans ton cœur.

« Pour figurer le mystère de la conjuration que fera de la Mort le Verbe du Dieu de vie, offre au Tout-Puissant un agneau premier-né et sans tache que tu choisiras en tes troupeaux.

« Ce sacrifice ne sera qu'un symbole ; tu n'en peux encore pénétrer absolument le sens. Sache seulement que si, toi, fils de la femme dont l'unique mission est de propager la vie, tu choisis, par ordre du Très-Haut, comme hostie d'offrande, un être animé, c'est encore là un mystère que tu dois admettre, en mémoire de l'archange qui t'a parlé de vocation et de sacrifice, au nom de l'Éternel qui sait ce qu'il commande et qui veut ce qu'il a commandé.

« Songe, en ton élévation de culte et en ton exaltation de prière, qu'il existe, à travers les mondes, des Puissances redoutables que tu dois conjurer au lieu de les combattre de front. Elles émanent, ces Puissances, d'un pouvoir d'ordre supérieur dont tu pénétreras le jeu quand la Mort aura brisé en toi les rythmes de la vie, quand ton âme remontera vers l'idéal intangible dont tu rêves sans cesse et que tu n'atteindras jamais ici-bas. »

Après avoir prononcé, avec une majesté souveraine, ces solennelles paroles, le vieillard s'éloigna dans la direction qu'avaient suivie les Celtes après avoir été témoins des premières communications faites à eux et à Abel par l'entremise du messager divin.

L'ange disparut bientôt, sous sa figuration humaine, dans la forêt profonde.

Abel resta seul, plongé dans une sorte d'extase dont il ne fut tiré, au déclin du jour, que par les bêlements plaintifs des agneaux étonnés de ne le pouvoir distraire par leurs caresses et par leurs bonds.

Sortant alors de sa rêverie, le fils de la femme se remit en marche vers le pays du Jour, méditant sans cesse les avis de l'ange, les paroles du vieillard.

2^e extrait. – SÉDIR, *L'initiation druidique*.

L'initiation druidique est remarquable à tous égards. Elle contient les formes primitives de la Lumière qui furent données à la race blanche ; elle fut élaborée spécialement pour nous autres Européens, pour nous autres Celtes, pour nos qualités propres d'intelligence, de cœur et de corps. Elle est saine, véridique et orthodoxe quant à la vérité absolue, autant qu'il est possible de l'être pour toute doctrine autre que l'Évangile.

D'ailleurs le divin protagoniste de ce Livre n'était pas Sémite, mais Celte ; et les affinités profondes de Sa nature humaine Le ramenèrent pendant la période inconnue de Sa vie, vers ces contrées occidentales où, par la suite, vécurent les seuls cœurs qui Le comprirent vraiment.

On connaît du druidisme la doctrine extérieure. L'initiation secrète ne pourrait plus se retrouver aujourd'hui que par l'examen de certains hiéroglyphes inscrits sur les monuments de pierres brutes que l'archéologie officielle déclare bien antérieurs au druidisme. Une certaine école brahmanique, du côté de Faizabad, en possède quelques clefs ; les proportions des pyramides en indiquent quelques autres. Car il y eut en effet des émigrations celtes dans ces pays.

Aux environs du pôle boréal, voici environ trente mille ans, des pluies de pierres tombèrent d'une planète voisine. La durée, l'abondance de ces chutes d'aérolithes en imprimèrent profondément le souvenir dans la mémoire des rares hordes sauvages qui étaient les ancêtres de notre race ; et quand l'état social s'organisa, quand le sacerdoce et l'initiation se constituèrent, cette légende devint le fond de la cosmogonie et de l'androgonie druidiques. [...]

L'âme du druidisme patriarcal est toujours vivante. Des rapports préhistoriques très profonds et très secrets la relient à la doctrine du Christ. (Article recueilli dans *Sédir mystique*.)